

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming.
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x	14x	18x	22x	26x	30x
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12x	16x	20x	24x	28x	32x

L' Abeille.

2me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 25 AVRIL 1850.

No.23.

VERS A SOIE.

Monsieur le Rédacteur,

Comme plusieurs de vos lecteurs ont peut-être, comme moi, désiré savoir d'où et comment nous vient la soie, à la vue de votre article sur les manufactures de soie, en France, j'ai cru leur faire plaisir, en leur donnant sur l'origine et l'éducation des vers à soie, des détails que j'ai heureusement sous ma main.

Le ver à soie, à l'état parfait, est un papillon blanchâtre à quatre ailes, qui a dix à douze lignes de longueur. Il paraît constant que le ver à soie est originaire de la Chine, et peut-être du Thibet; sa découverte, s'il faut en croire les auteurs chinois, remonte à plus de quatre mil ans. Les vers à soie ont toujours été en honneur dans l'empire Chinois; aussi chaque année l'impératrice elle-même célèbre par une espèce de fête l'époque où commence l'éducation de ces insectes.

De la Chine le ver à soie se répandit chez les peuples voisins, mais ce ne fut qu'avec une lenteur extrême. A Rome, on ne connut la soie qu'après les victoires de Luouillus et de Pompée dans l'orient, mais on ignorait encore la nature et la fabrication de ce fil brillant et précieux.

Aristote le plus ancien des naturalistes, qui florissait quatre siècles avant l'ère chrétienne parle d'une espèce de chenilles de cyprès qui produisaient des cocons, disent les annales, gros comme des œufs. Mais comme ils les placent dans l'île de Cos, et que la manière obscure dont Plin en parle fait supposer qu'il regardait la soie comme un produit végétal, on peut croire qu'ils ne connaissaient le ver à soie que sur des bruits vagues, sans connaître sa véritable patrie, ou que leurs chenilles n'étaient pas le ver à soie de la Chine. Au reste on ne sait ce qu'est devenue cette industrie de l'île de Cos.

Enfin, vers le milieu du sixième siècle, sous le règne de Justinien (587 à 565), deux moines grecs apportèrent des Indes (peut-être de la Chine même) à Constantinople des œufs du ver à soie, en les cachant dans le creux d'une canne. Dès lors l'Europe acquérait une nouvelle branche de commerce dont la prospérité toujours croissante devait enrichir un jour un grand nombre de villes, de provinces et d'états.

De Constantinople les vers à soie se répandirent dans la Grèce, et environ 500 ans après le Péloponèse changea son nom en celui de Morée, nom emprunté au mûrier (*Murice*) qui faisait sa plus grande richesse, en nourrissant les vers à soie. En 1130, Roger, roi de Sicile, s'étant emparé des principales villes du Péloponèse, transporta dans sa patrie et dans le midi de l'Italie le mûrier, le ver à soie et de nombreux ouvriers, tant pour élever les vers que pour fabriquer la soie. En même temps les arabes introduisaient cette belle industrie en Espagne. Enfin la France en est redevable aux guerres de Charles VIII, dans le royaume de Naples (1493). Après la paix, des gentilshommes qui l'avaient accompagné, firent transplanter des mûriers dans le midi du Dauphiné près de Montélimart, où l'un de ces arbres existait en 1802. Maintenant on cultive le mûrier et on élève le ver à soie dans des pays situés encore plus au nord que Paris, comme en Belgique, en Prusse, en Russie, en Suède.

Dans le midi de la France, où ces insectes sont connus sous le nom de *Magnans*, on appelle magnanière le lieu où ils sont élevés. Des tablettes ou des claies de quatre pieds de largeur sur six de longueur sont placées bout à bout, sur plusieurs rangs, et à plusieurs étages selon la grandeur de l'appartement; on laisse à l'entour des espaces vides pour faire le service des vers, deux pieds au moins, et autant entre chaque étage. En général cent vers à soie exigent un pied carré de tablettes; et ainsi en proportion pour un plus grand nombre. Les magnanières perfectionnées comme celle de la ferme royale à 5 lieues de Paris, sont accompagnées d'un appareil de ventilation, imaginé par M. Darcet, au moyen duquel on peut non seulement entretenir un air pur constamment renouvelé, mais encore produire à volonté et selon le besoin, de la chaleur, une température plus fraîche, de l'humidité ou de la sécheresse. A ces conditions essentielles: pureté de leur température de 19 ou 20 degrés Réaumur, il faut joindre la plus grande propreté par des délitements ou changements de litières fréquents, et même par des parfums.

Le premier degré dans l'éducation

des vers à soie est l'éclosion des œufs, appelés généralement graine. L'éclosion peut s'opérer à une chaleur solaire de 100 à 110, mais elle serait plus lente et moins profitable, qu'à une chaleur artificielle qu'on élève graduellement jusqu'à 220. Les œufs distribués dans des assiettes et remués une fois par jour placés dans des étuves, où sept à huit jours les dispose à éclore dans l'espace de peu de jours.

Lorsqu'on s'aperçoit que les vers commencent à éclore, on les couvre d'un papier, percé de trous aussi multipliés que possible et faits avec une grosse épingle, sur lequel on place ensuite de jeunes bourgeons de mûriers, garnis de leurs feuilles. A mesure que les vers sortent de leur petite coquille, ils passent par les trous d'épingles, grimpent sur les feuilles et se mettent à manger. Le deuxième et le troisième jour ils sortent en si grand nombre, que, l'on est obligé d'enlever plusieurs fois par jour les feuilles de mûriers sur les quelles ils sont montés, et de les remplacer par d'autres qu'on enlève à leur tour, pour les disposer sur des tablettes couvertes de papier gris. Alors on leur donne six à huit fois par jour des feuilles fraîches, coupées d'autant plus minces qu'ils sont plus jeunes.

La vie des vers à soie; à l'état de chenille qui à la chaleur de 19 à 20 est de 32 à 36 jours, se partage en cinq âges, marqués par quatre mues ou changements de peau, qui change aussi de couleur à chaque fois, et qui de noirâtre devient presque blanche après la quatrième mue. Le temps des mues est pour le vers un moment critique un espèce de maladie qui les rend immobiles et comme endormis environ 24 heures à la première mue, 30 à la seconde, 39 à la troisième et 40 à la quatrième. Aussitôt après la première mue qui s'opère du cinquième au sixième jour après leur naissance, on doit éliter les vers, c'est-à-dire les relever de dessus les débris de feuilles qui forment ce qu'on appelle leur litière, pour les transporter sur des tablettes propres. Pour cela on les couvre de filets à mailles proportionnées à leur grosseur, sur les quels on les fait bientôt monter en y jetant des feuilles de mûriers; alors ils peuvent être transportés en une instant à une nouvelle place,

Et dans la suite, il faut renouveler ces délitement toutes les fois que la lièvre paraît assez épaisse pour faire craindre que la santé des vers ne souffre des émanations putrides qui pourraient s'en échapper.

Le ver à soie, au moment de sa naissance, a environ une ligne et un quart de longueur; après sa première mue, il en a 3 1-2 à 4; après le second âge qui dure un jour de moins que le premier, il a environ sept lignes; après le troisième, un pouce; et après le quatrième qui comme le précédent est de 7 à 8 jours, il a 20 à 22 lignes. Il entre alors dans le cinquième âge qui doit durer neuf à dix jours. Les vers sortent de chaque mue avec un appétit qui va toujours croissant; et il devient si grand dans la cinquième période, qu'ils y consomment quatre fois plus de feuilles que dans les quatre premières; aussi faut-il porter le nombre de repas jusqu'à dix par jour et augmenter la quantité de feuilles à chaque repas. On nomme *grand freze* le moment où ils montrent le plus d'appétit; c'est ordinairement du quatrième au huitième jour de cet âge. Lorsqu'on entre alors dans l'atelier au moment où l'on vient de leur donner à manger, on entend un bruit semblable à celui que fait en tombant la pluie d'une forte averse. Pendant ce cinquième âge on voit les vers grossir à vue d'œil, et finissent par avoir 36 lignes de longueur; les plus beaux en ont même jusqu'à 38 et 40. Ils sont à leur maturité; laissons les préparer leur soie pour le prochain No.

L'ABBILLE.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 25 AVRIL, 1850.

Un des premiers actes de l'administration du vieux Rough and Ready en arrivant au pouvoir, fut d'envoyer en Californie M. Butler King avec mission de constater par lui-même l'état de ce jeune pays qui demandait alors une constitution aux Etats-Unis, et de donner les renseignements les plus exacts possible, sur son climat, sa richesse minérale, sa population, &c. &c.

Mr. King, après plusieurs mois de voyages et de travaux, vient de présenter son rapport au gouvernement.

L'année, en Californie, se divise en deux saisons: celle de la sécheresse, du 15 mai au 15 novembre, et celle des pluies du 15 novembre au 15 mai. Juillet est le mois le plus chaud. Dans l'intérieur des terres, la réflexion des rayons du soleil sur un sol nu contribue à rendre la chaleur étouffante. La tempé-

ture moyenne de Monterey est de 62°, celle de Suttersville sur le Sacramento 75; à St. Francisco, de novembre à avril la température moyenne varie de 49° à 51°. L'été, Mr. King la croit la même qu'à St. Francisco. Un courant océanique très-froid longe la côte de Californie; il s'en élève très-fréquemment des brouillards; un vent glacé souffle aussi régulièrement de onze heures à une heure de l'après midi; ce qui rend l'été sur les bords de la mer aussi désagréable que l'hiver.

La température n'y permet pas la culture du maïs que l'on cultive dans tout le reste du pays avec beaucoup de succès, de même que tous les produits des États-Unis, à l'exception de la canne à sucre. La plaine aux pieds de la chaîne des collines de la côte, celle qui s'étend vers le Sacramento, les dernières collines de la Sierra Nevada, les vallées du Sacramento et du San Joaquin sont extrêmement fertiles, l'avoine y croît naturellement mêlée à l'herbe. L'abondance des pâturages rend facile l'éducation des bestiaux qui étaient autrefois très-nombreux relativement à la population. Mais depuis que l'immigration a commencé, ils diminuent rapidement, et il est à craindre que plusieurs espèces ne disparaissent bientôt tout-à-fait si la population continue à augmenter.

On compte environ 100,000 Indiens dans les montagnes où le San Joaquin prend sa source, les anciens habitants au nombre de quelques milliers seulement sont répandus sur toute la surface du pays. La population étrangère s'élève à 115,000 âmes.

Une très-grande partie de la population est concentrée vers les mines qui s'étendent sur une longueur de 4 à 500 milles et sur une largeur de 40 à 50, en suivant la ligne de la Sierra Nevada. Ce vaste espace embrasse une chaîne de collines dont la couche supérieure, souvent très épaisse, est du quartz. Il serait impossible d'évaluer ce que l'on tirera de ces régions et sa richesse défie tous les calculs.

Dans les deux saisons de 1848 et 49, on en a tiré 40 millions. On vient de découvrir un nouveau fleuve, celui de la *Trinité*, qui charrie l'or en aussi grande abondance que tous les autres que l'on connaissait.

L'or est actuellement et sera pendant longtemps, l'unique article d'exportation du commerce californien. Personne ne se livrant à l'agriculture ou à l'industrie; on peut calculer que la Californie demandera pendant longtemps, chaque année, à l'importation 20,000,000 pieds de bois charpente, 500,000 barils de farine, représentant \$13,000,000, et d'autres articles au montant de \$4,000,000. San Francisco paraît devoir être le port et l'entrepôt de tout le pays.

Pour le moment, il ne paraît pas aisé de déterminer l'étendue du domaine public, tant que l'on n'aura pas constaté que les Jésuites et les Franciscains qui leur ont succédé ont ou n'ont pas obtenu des concessions de la couronne d'Espagne, et que l'on n'aura pas vérifié les concessions mexicaines. M. King engage d'ailleurs le gouvernement à rester unique maître de ce qui doit être la propriété de tous. Il propose ici de n'admettre aux mines que les seuls citoyens américains; le gouvernement leur vendrait, pour un an, à un certain taux, le droit de chercher l'or. Ce projet ne paraît guères réalisable.

En attendant, ceux qui veulent se rendre en Californie par l'isthme de Panama, sont avertis par le chargé d'affaires de la république néo-grenadine à New-York, d'avoir à se pourvoir près de lui, d'un passeport, faute duquel, le passage sur les terres de la république leur sera interdit.

NOUVELLES LOCALES.

Les nominations suivantes sont annoncées officiellement dans la *Gazette du Canada*:

L'honorable William Hamilton Merritt, commissaire en chef des travaux publics.

L'honorable Joseph Bourret, membre du conseil exécutif de la province du Canada; président des comités du conseil exécutif, assistant-commissaire des travaux publics.

Le capitaine F. G. Scott, du 71^e régiment de sa majesté, commandant de la Grosse-Ile pour la saison de 1850.

Le docteur G. M. Douglas, surintendant médical à la Grosse-Ile pour la saison de 1850.

Les docteurs Parant et Nault, médecins inspecteurs au port de Québec pour 1850.

Le bill de réciprocité qui a été renvoyé une seconde fois au comité du commerce va être de nouveau présenté devant la chambre des représentants américains.

Le steamer Montréal est arrivé ce matin à 10 heures. En conséquence le lac a passé *incognito*.

Mr. Brownson est arrivé ce matin avec le *Montreal*. Il va donner une lecture prochainement.

Le Dr. Strachan, évêque-anglican de Toronto, est parti le 10 pour Londres. Le but de son voyage est de recueillir des fonds pour l'établissement d'une université anglicane qu'il a dessein de fonder.

Une réduction de... a été faite dans le salaire des employés de la douane à Montréal.

Une révolution a éclaté au Pérou.

La peine d'Ingram a été commuée en deux années de détention.

UN NOUVEL OBSERVATOIRE.— New-York veut en tout garder la supériorité sur les autres villes de l'Union. Washington et Cincinnati ont un observatoire, New-York tient aussi à en avoir un; mais comme il serait difficile de trouver dans son enceinte

une position assez isolée, assez à l'abri du tumulte et de la poussière, pour que la science pût s'y livrer sans distraction et sans obstacle à ses travaux, c'est à Brooklyn que sera fondé l'observatoire. Brooklyn, n'est-ce pas toujours New-York? L'entreprise sous le titre de "Société Astronomique;" a son président, son conseil et ses secrétaires; elle a déjà recueilli des souscriptions assez considérables. Elle compte sur le concours actif du professeur Mitchell, de l'observatoire de Cincinnati, elle veut avoir les instruments les plus beaux et les plus parfaits; elle ne regardera pas au prix. L'observatoire de Brooklyn veut tenir une place honorable dans le monde scientifique.

Armellini, (l'un des Triumvirs) depuis la chute de la république Romaine, dont il était un des soutiens principaux, est réfugié à Liège en Belgique. Un jour il rencontre deux petits garçons qui se battaient: il s'arrête, s'informe du sujet de la querelle, et apprenant que l'un d'eux avait perdu un sou et ne voulait pas le payer, il tire un franc de sa poche et leur donne à condition qu'ils feront la paix. Le petit bon-homme considère d'abord avec stupeur ce don magnifique; puis, se ravisant: "N'êtes-vous pas, dit-il ce monsieur italien arrivé dernièrement? —Oui, c'est bien moi.—Oh! alors, prenez vos vingt sous; nous ne voulons pas d'argent volé au Pape!"

ERRATA. Abeille du 11 Avril. 1ere page; 2de colonne: 18ème ligne: la bataille de Lapelott. Lisez: la bataille de Lafeld.

Idem 4ème page. A l'article: Dimensions des Eglises de Québec. Lisez: Longueur. Largeur. Hauteur. St. Jean 185 80 56

On a fait faire hier la première communion dans la cathédrale, et les églises de St. Roch et St. Patrice. Onze de nos confrères étaient au nombre des communicants.

L'empereur Faustin Soulouque ayant fait, on ne sait pourquoi, emprisonner un capitaine de vaisseau américain; le consul de la république s'en plaignit et réclama l'élargissement de son compatriote. L'empereur répondit que si le consul l'importunait, il lui ferait trancher la tête. Ce dernier corrompit alors les gardes et le prisonnier s'évada. L'empereur a tout simplement fait prendre et écrouer le consul. On dit que deux vaisseaux de guerre ont été dirigés sur Haïti pour demander raison de cette insulte.

Premiers.

RHÉTORIQUE.

C. Legaré, en amplification.

" en version.

SECONDE.

J. Villeneuve, } en thème.

L. Beaudet,

J. Rioux, en version grecque.

TROISIÈME.

B. Pâquet, en vers.

QUATRIÈME.

B. Parant, en thème.

H. Desruisseau,

N. Gauvin,

R. Aheyn, ..

} en français.

CINQUIÈME.

P. Audet,

T. Chandonnet,

" "

} en thème.

en version.

SIXIÈME.

E. Rioux, en version.

HUITIÈME.

1er. Ordre.

J. B. Gagnon,

J. McAdams,

A. Olivier,

} en verbes latins.

2d. Ordre.

O. Guiguère, en verbes français.

NOUVELLES D'EUROPE.

ANGLETERRE. Le parlement britannique n'offrait aux dernières nouvelles rien de bien intéressant. Quelques journaux disent que non seulement la vice-royauté, mais aussi les tribunaux d'Irlande vont être abolis. Ces deux mesures rencontrent une vive opposition de la part des pairs irlandais.

On a reçu la nouvelle que Smith O'Brien et ses compagnons d'exil étaient arrivés en Australie. Les habitants du cap de Bonne-Espérance ont réussi à les éloigner de chez eux.

FRANCE. On a présenté à l'Assemblée un projet de loi pour obtenir le vote du peuple sur l'établissement d'une monarchie républicaine: la proposition a été rejetée.

M. Emile de Girardin, jeté par esprit d'opposition dans le parti des socialistes, se voit maintenant repoussé par ses nouveaux amis, qui ont fait manquer son élection à Paris, le 10 mars. Il espère remplacer un des trois représentants socialistes, élu dans un département, en même temps qu'à Paris. Mais, également odieux aux deux partis, il ne peut avoir beaucoup de chance de succès.

TOSCANE. Le gouvernement toscan n'a pas voulu reconnaître les indemnités demandées par lord Palmerston, pour des pertes essuyées par des sujets britanniques, à Livourne, l'année dernière. Le différend a été soumis à l'arbitrage du gouvernement sarde.

PRUSSE. Le discours prononcé par le roi de Wurtemberg, pour l'ouverture de son parlement, et où il met l'unité de l'Allemagne au nombre des chimères, a choqué le gouvernement prussien. Le roi

a témoigné son aigreur par une note où il exprime la surprise et le regret que lui ont causés la conduite du roi de Wurtemberg. Il repousse avec indignation, ses soupçons et ses accusations, et regarde comme au-dessous de lui d'y répondre, ajoutant qu'il ne veut plus continuer des relations diplomatiques avec le Wurtemberg.

Le parlement d'Erfurt s'est assemblé le 20 mars.

DANEMARK. S'il faut en croire les journaux, la prolongation de l'armistice entre le Danemark et le Schleswig-Holstein, est devenue presque impossible, à cause des prétentions des puissances bellicieuses.

John C. Calhoun était né le 18 mars 1782, dans le district d'Abbeville (Caroline du Sud), où son père, Patrick Calhoun, Irlandais d'origine, était venu s'établir en 1756, après avoir séjourné successivement avec sa famille en Pensylvanie, puis en Virginie. John C. Calhoun, était le quatrième des cinq enfants de Patrick. Ce fut à treize ans seulement que commença son instruction, qui se trouva bientôt interrompue par suite de la mort de son père.

Il passa alors plusieurs années, s'occupant un peu de la ferme de sa mère, mais donnant la plus grande partie de son temps à la chasse et à la pêche. Il semblait décidé à devenir fermier; lorsqu'un de ses frères aînés, qui occupait une place lucrative dans une maison de commerce, s'en vint passer quelque temps à la campagne. Ce frère, frappé des dispositions et de l'intelligence du jeune homme (il avait alors dix neuf ans,) le décida à choisir une autre carrière, se chargea de subvenir à ses besoins durant le cours de ses études. John se mit au travail; au bout de deux ans, il entra au Yale collège, où il prit ses grades en 1804. Il commença aussitôt à étudier la jurisprudence, sous des hommes d'une juste célébrité, et en 1807, il se faisait recevoir avocat.

Il n'était encore que simple étudiant, lorsqu'il donna une première preuve de son talent oratoire; et cette preuve fut si frappante pour ses concitoyens que, peu de temps après, ils le choisirent comme un de leurs candidats à la législature d'état. Ce fut là le commencement de sa carrière politique. Depuis lors, il y marcha à grands pas; en 1810, nous le trouvons siégeant au congrès, où il était arrivé par une majorité considérable. Il n'avait guère que vingt-huit ans. Son élection était due surtout à l'énergie avec laquelle il s'était prononcé contre les agressions de l'Angleterre. Dès ce moment, il prédisait la nécessité d'une guerre qui ne fut déclarée que deux ans plus tard.

Il s'était d'ailleurs acquis une haute réputation de capacité ; car, malgré sa jeunesse, il fut le second membre du comité le plus important de la chambre des représentants, celui des affaires étrangères, dont le général P. B. Porter était le président, et dont faisaient partie des hommes déjà haut placés dans l'estime publique, F. Grundy, J. Randolph, P. Barton Key. A la retraite du général Porter, il devint tout naturellement président du comité, et se trouva dans la chambre le chef du parti qui s'intitulait alors le "parti républicain," et qui était le plus fortement opposé à l'Angleterre. Le comité s'était prononcé, par l'organe de son président, pour une déclaration de guerre à cette puissance. A ce propos, John Randolph fit une sortie très-vive, et M. Calhoun fut appelé à répliquer à cet orateur, que son originalité, sinon sa bizarrerie, a rendu célèbre. Il le fit avec une telle hauteur d'éloquence, une telle supériorité de raison, que dès ce jour, il se trouva classé parmi les grands orateurs du Congrès. Son coup d'essai avait été un coup de maître.

En 1817, M. Calhoun, âgé de trente cinq ans, fut appelé au département de la guerre par le président Monroe. Ce département était complètement désorganisé ; le désordre était à son comble dans toutes les branches du Service, et il s'en suivait nécessairement des dépenses exagérées. Le nouveau Secrétaire travailla avec tant d'intelligence et de zèle, que le chaos fit bientôt place à une organisation parfaitement régulière, grâce à laquelle, les comptes en souffrance furent liquidés et de notables économies réalisées, tandis que le service se faisait avec une remarquable ponctualité. Il resta sept années au ministère de la guerre.

Sa réputation d'homme d'état était déjà si bien établie, que ses amis pensèrent à le présenter pour la candidature présidentielle ; mais le général Jackson avait une telle popularité dans son parti, que M. Calhoun lui céda la place, et consentit à se laisser porter pour la vice-présidence. Il fut élu à une grande majorité, tandis que le général Jackson, qui avait pour concurrents John Quincy Adams et Crawford, n'obtint que la pluralité des votes. Le Congrès, mis en demeure de se prononcer, porta son choix sur M. Adams, si bien que le vice-président, par une étrange anomalie, se trouva dans l'opposition. Toutefois, il remplit ses fonctions avec une impartialité si grande, que la différence d'opinion entre lui et le président n'amena aucun tiraillement fâcheux.

En 1828, le général Jackson arriva à la présidence par le vote populaire, qui, en

même temps, confirma M. Calhoun dans le poste qu'il occupait déjà. Par suite de l'indépendance de ses opinions et de ses sentiments, le vice-président, qui venait de vivre en bon accord avec un adversaire politique, ne tarda pas à se trouver en hostilité directe avec le président élu par son propre parti. M. Calhoun avait compté sur le général Jackson pour empêcher la mise en vigueur d'un tarif protecteur adopté par le Congrès. Cette espérance fut déçue, et c'est alors que fut posée la doctrine de "nullification," c'est-à-dire d'interposition de la souveraineté des états pour arrêter l'effet d'une mesure votée par le gouvernement fédéral. M. Calhoun travailla de toutes ses forces à l'établir, mais sans paraître encore officiellement. Ce fut un peu plus tard, lorsqu'il eut acquis la certitude que, sur ce point les opinions du général Jackson étaient complètement incompatibles avec les siennes, qu'il déclara ouvertement son opposition. Cet antagonisme devait amener la retraite du vice-président ; en effet, en 1832, M. Calhoun donna sa démission ; la Caroline du Sud venait de payer l'acte qui pourvoyait à la mise en vigueur de "l'ordonnance de nullification," adoptée précédemment dans une convention d'état. Une proclamation du président déclara coupables de trahison tous ceux qui obéiraient à cette ordonnance ; le gouverneur de la Caroline maintint la légalité de l'attitude prise par la convention.

Cette discussion, commencée par l'organe des autorités exécutives, se continua bientôt dans le Congrès. M. Calhoun était rentré au sénat, et il y défendit la doctrine dont il était le principal auteur, avec une énergie de conviction et une éloquence de langage qui auraient ébranlé peut-être bien des esprits, s'il n'avait eu pour adversaire Daniel Webster, qui déploya pour le combattre la logique la plus irrésistible, secondée par les plus magnifiques inspirations. Le bill qui armait le président des pouvoirs nécessaires pour employer au besoin la force contre la Caroline du Sud, fut adopté ; et le danger d'une rupture semblait éminent. Mais à ce moment décisif, le génie qui a protégé l'union ne l'abandonna pas : des idées de conciliations se firent jour ; des concessions offertes à propos apaisèrent la querelle, et l'adoption du bill de compromis présenté par M. Clay réussit à sauver le pays de la guerre civile. Cette période est sans contredit la plus agitée et la plus grave de la vie politique de M. Calhoun ; c'est celle qui, aujourd'hui encore, prête le plus aux accusations dirigées contre l'illustre champion du Sud.

M. Calhoun continua à siéger au sénat et dans tous les grands débats qui ont marqué les différentes sessions, il a élevé sa voix avec une indépendance dont s'accommodait assez mal le parti auquel il se rattache le plus naturellement. Il n'a pu jamais se soumettre à la discipline rigoureuse des démocrates, et plus d'une fois il s'est éloigné de leurs camps, pour y rentrer lorsqu'il les retrouvait dans sa route. Ces allures, où éclatait le mépris des vulgaires entraves, n'ont jamais amené une séparation complète entre eux et lui ; mais elles ont singulièrement contribué à fermer la route de la présidence à un homme que son génie et ses services semblaient devoir y appeler un jour.

S'il n'est pas arrivé à cette magistrature, il a du moins exercé les fonctions qui d'ordinaire en rapprochent le plus : en 1844, à la mort de M. Upshur, il accepta le poste de Secrétaire d'état, qu'il garda jusqu'à la fin de la présidence de M. Tyler ; et l'on n'a pas oublié encore la part ou plutôt l'initiative ardente qu'il prit dans l'annexion du Texas. Après avoir quitté le ministère, il put jouir de quelques mois de repos, mais la Caroline du Sud ne pouvait se passer de lui au Congrès, et bientôt elle le renvoya occuper dans le sénat le siège sur lequel il vient en quelque sorte de mourir. M. Calhoun n'a-t-il pas fait comme le soldat qui donne sa vie sur le champ de bataille ? Il a avancé le terme de son existence pour défendre jusqu'au bout les principes et les institutions auxquelles il s'était dévoué. Certes, c'est là une fin glorieuse : il est tombé à son rang ; et lorsque, épuisé par un dernier effort, il est venu se coucher sur le lit qu'il ne devait plus quitter, il a vu la mort s'approcher sans effroi : il s'est éteint avec la résignation du sage. L'homme est resté grand jusqu'à l'heure suprême.

Courrier des États-Unis.

C H A R A D E.

Mon premier nécessairement
Est propre à la géométrie,
Mon second offre évidemment
A chacun de nous sa patrie,
Puisse la France constamment
Dans mon tout avoir une amie.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*, et les externes, chez MM. A. et C. Legaré.

HUBERT GIRROIR, Gérant.